

Présentation

Mylène Durand

Number 149, April 2016

Cataclysmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Durand, M. (2016). Présentation. *Moebius*, (149), 9–12.

PRÉSENTATION

Lorsque l'on parle de cataclysmes, on pense évidemment aux catastrophes naturelles telles que les tremblements de terre, les ouragans ou les inondations, par exemple; ou encore aux chamboulements causés par l'homme, comme les grandes guerres, les crises sociales ou financières. Nous pensons aussi peut-être aux toiles de Brueghel, où sont représentés le désordre brutal de l'Apocalypse et la vulnérabilité de l'homme. N'oublions pas aussi le célèbre Déluge, qui alimente nos imaginaires depuis toujours. Nous viennent en tête ces images HD de la terre qui tremble, qui se fissure, se réchauffe et se consume pour avaler les hommes. Nous ne semblons pas nous lasser de ces apocalypses en trois dimensions, témoins immobiles de notre propre fin si magnifiquement présentée.

Serait-ce pour « apprivoiser, sur le mode du feu d'artifice, [notre] extinction annoncée », comme l'écrit Samuel Archibald dans son court essai *Le sel de la terre?* Peut-être est-ce pour « imaginer un monde débarrassé, comme par magie, des problèmes de l'ancien. Après la *tabula rasa*, tout peut recommencer: la catastrophe est génératrice de changement¹. » Nous fantasmerions sur la fin de notre monde pour pouvoir en imaginer un autre, qui, lui, nous permettrait de recommencer sur de nouvelles bases, d'accéder à une vie meilleure. Ce serait comme une deuxième chance pour l'humanité. N'est-ce pas rassurant?

Évidemment, ces histoires de fin du monde ou de désastres importants, si populaires depuis plusieurs années, sont des prétextes pour parler de la complexe nature de l'Homme: sa cruauté, mais aussi son espoir, son instinct de survie; tout cela tenant sur une balance instable. Il n'y a là rien de nouveau: parler de la fin du monde, c'est parler du monde tel qu'il est et des peurs et préoccupations de

l'époque dans laquelle on se trouve. Il y a longtemps que les philosophes, les écrivains, les artistes visuels, les cinéastes pensent les catastrophes comme des façons d'interroger notre monde, sa création, sa destruction, et notre impact sur celui-ci. Devant les désastres, petits et grands, comment réagit-on et qu'est-ce que cela dit de nous ?

Dans ce numéro de *Mæbius*, si vous trouverez bien des textes qui se passent dans un futur plus ou moins post-apocalyptique, ou bien des évocations de catastrophes naturelles, vous trouverez surtout des textes dans lesquels il est question de cataclysmes intérieurs. De véritables débordements, mais de l'ordre du privé. Des crises personnelles, des catastrophes à petite échelle, qui pourtant transforment, redéfinissent ceux qui les vivent. Certains personnages ont peur du moindre bouleversement, petit ou grand ; pour eux, tout est une catastrophe monumentale. Pour d'autres, une perturbation vécue dans un passé plus ou moins lointain laisse des traces indélébiles avec lesquelles il faut apprendre à vivre. Quelques textes présentent des épisodes particulièrement troublants de vies humaines, et sont à eux seuls de petits cataclysmes. Des suites poétiques évocatrices proposent des visions sensibles de notre monde en déroute, de notre propre disparition annoncée, ou donnent à voir la frénésie destructrice de ce monde.

Quoi qu'il en soit, au centre de la plupart des textes reçus, on retrouve un événement décisif, qui fait basculer une ou des vies. Quelquefois, l'événement est plutôt comique ; il vous arrivera de sourire à la lecture de ces péripéties cocasses et de prendre la mesure de l'expression « Quelle catastrophe ! », que nous employons à toutes les sauces, pour parler de ces aventures, ou incidents, qui ponctuent nos existences. Car la catastrophe est parfois légère ou même douce ! Il peut s'agir de moments d'intensité uniques, de grandes émotions, ou même d'une révélation (petit clin d'œil à saint Jean).

Et si, dans ce numéro de *Mæbius*, l'Apocalypse à proprement parler n'est pas au centre des textes, on y retrouve tout de même un imaginaire de la destruction puis de la renaissance, du recommencement, ainsi que plusieurs métaphores de la fin du monde. Mais en attendant cette

fin, il faut affronter les ouragans qui se mettent en travers de nos chemins, faire face à ces obstacles qui paraissent parfois insurmontables. Les textes nous rappellent que pour l'instant, il faut bien vivre dans le monde dont nous disposons :

« Je voudrais voir la foudre tomber sur des maisons, les cours d'eau monter et les gens fuir leurs sous-sols pleins de boue. Mais ça n'arrivera pas, je vois le futur et pas de cataclysmes, le futur est arrivé et il durera toute la vie. »
(Alexie Morin, *Chien de fusil*²)

Alors, ne soyez pas déçus si vous ne lisez pas un récit qui raconte l'histoire de personnages cherchant à survivre alors que notre planète risque d'être détruite par le soleil qui menace d'exploser, ou par une météorite qui aurait dévié de sa trajectoire. Il y a bel et bien des drames, voire des horreurs, dans ces textes, mais surtout, on y retrouve l'être humain, avec ce qu'il a de force et de fragilité, et ce qu'il est capable de faire lorsqu'il a l'impression de vivre une petite révolution. Lisez donc ces textes bien tranquillement chez vous, pendant que le monde, même s'il ne tourne pas toujours rond, n'en est pas encore à sa fin... du moins, pour le moment.

Mylène Durand

1. Archibald, Samuel, *Le sel de la terre*, Atelier 10, 2013.

2. Morin, Alexie, *Chien de fusil*, Le Quartanier, 2013.



Tiré du film *Notorius* par Alfred Hitchcock, [wikimedia.org](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:The_End_1946.jpg)